

Les tentations de l'analyste

Julietta De Battista
AE, Argentine

Lors de notre dernière Rencontre internationale de l'École, j'ai essayé d'avancer à propos de l'interrogation concernant la méconnaissance propre à la pratique analytique : la négation systématique du réel en jeu. Si cette méconnaissance est une touche caractéristique de l'analyse – méconnaissance des symptômes, du réel, de l'acte – alors la question sur les opérations défensives que ce matériel radioactif de l'analyse peut provoquer sur les analystes peut en effet s'imposer.

Une analyse commence par un « ne pas vouloir savoir » de l'inconscient et peut conduire dans certaines occasions à l'horreur de l'acte. Cette touche persiste pourtant, c'est pourquoi il n'y a pas de cure de ce réel. Il en résulte que ce n'est pas quelque chose qui puisse « se regarder en face », comme le soleil et la mort. Pourtant ce caractère indomptablement révoltant peut parfois prendre des allures politiquement correctes lors de la transmission, avec ses effets de séduction, de fascination et de sédation. L'opinion correcte – l'orthodoxie – peut être une mélodie à laquelle s'identifier lors de certaines occasions dans les Écoles de psychanalyse. C'est une mélodie contagieuse qui colle, une de celles qu'on ne peut empêcher de répéter : un hit tentateur et collant. On peut la reconnaître au caractère sédatif de son tintement et à la lourdeur de son obéissance automatique et répétitive. Elle ne réveille pas, elle calme. Elle n'incommoder pas, elle rassure.

Paradoxalement, l'orthodoxie pourrait ainsi se transformer en une autre modalité du ne pas vouloir savoir, en défense face à l'angoisse que la rencontre avec l'hétérité produit. Alors tous hérétiques ? Cela pourrait être une autre forme du politiquement correct, exalter l'hérésie en tant que modèle à suivre. L'hérésie d'hier peut devenir la doxa d'aujourd'hui. Il est probable que la doxa psychanalytique que nous reconnaissons comme telle provient de l'élaboration, de ce qui a décanté des hérésies freudiennes suffisamment dépouillées de leurs éléments gênants. Nous pourrions certainement trouver dans une certaine orthodoxie une fonction défensive, peut-être un apport de protection, un refuge et cela peut être nécessaire à certains moments. Il pourrait alors y avoir des transmissions où cette pente défensive l'emporte davantage. Je me demande alors quel type de refuge nous offre notre École ? Quel impact cela a-t-il sur le dispositif de la passe ? Est-ce que la présence du conflit, de la controverse, de la discussion, de l'inattendu ne serait pas ce qui viendrait trouver ce qui est supposé correct et cela ne serait-il pas ce qui est attendu d'un analyste ?

En allant par-là, je crois que le débat sur la convergence ou l'identification entre la fin de l'analyse et la passe sur-dimensionne la question de la fin et peut rendre flou les conditions qui débouchent sur le virage de l'analysant à l'analyste. Il pourrait y avoir eu la passe avant ou après la fin. Il peut y avoir eu une fin d'analyse et qu'il n'y ait pas la passe. Donc cette relation laissant penser à des liens très étroits entre la fin de l'analyse et la passe tend à méconnaître la brèche entre la fin d'analyse et la passe. Je propose de le démontrer à partir d'une distinction que nous trouvons chez Lacan insistant sur le savoir-faire et sur le savoir être rebut.

En 1976¹, Lacan définit la fin de l'analyse par ce savoir-faire avec le symptôme : « savoir le débrouiller, le manipuler ». Mais ce savoir-faire ne concerne que la fin de l'analyse et pas l'avènement du désir de l'analyste. C'est davantage, ce savoir-faire n'est pas propre à l'analyse. De fait, dans le *Séminaire XXIII*, le savoir-faire est défini comme « l'art, l'artifice, ce qui donne

à l'art - à l'art dont on est capable - une valeur remarquable² ». Lacan dit de Joyce que c'est un homme de *savoir-faire*, c'est-à-dire un artiste³, et il s'interroge durant tout ce séminaire sur la façon dont Joyce a réussi, grâce à son œuvre, à accéder à cette notoriété et à maintenir occupés tous ces gens. Mais Joyce n'y est pas arrivé par l'analyse. Donc ce savoir-faire avec le symptôme n'est pas quelque chose qui permette de reconnaître l'analyste, nous le trouvons aussi chez l'artiste. Il pourrait y avoir des fins d'analyse qui débouchent sur ce savoir-faire avec le symptôme ou même des gens qui y arriveraient sans analyse. Ce savoir-faire ne conduit pas nécessairement à l'acte analytique, il peut mener à un acte artistique. D'autre part, se pose la question de la « valeur remarquable » de ce savoir-faire qui débouche sur une autre question, celle de la notoriété et si elle convient à la pratique analytique, même à propos de la reconnaissance que l'analyste peut attendre de son travail.

Je continue à avancer sur la distinction proposée par Lacan puisqu'il place, dans ce séminaire, la question du savoir-faire et de la notoriété du côté de l'artiste et qu'il réserve à l'analyste ce savoir qu'il a déjà caractérisé en 73 comme le « savoir être un rebut⁴ », condition de possibilité nécessaire – mais pas suffisante – de l'émergence du désir de l'analyste. Je rappelle ses propos : il s'agit pour Lacan de savoir être un rebut à partir du moment où l'on a cerné sa cause à l'horreur de savoir mais à cela s'additionne la note d'enthousiasme. Cela en fait la « marque », la condition qu'il faudra reconnaître dans l'analyste qui court le risque de se présenter à la passe en outre de la condition de l'analyste fonctionnaire qui s'autorise de lui-même. Je parle de cette condition de possibilité parce qu'il ne va pas de soi que le savoir être un rebut se colore d'enthousiasme. Lacan évoque la possibilité de la dépression et, de fait, il faudrait différencier un savoir être un rebut du fait de s'identifier au rebut, ce qui est propre à la mélancolie.

Ce *sicut palea* est renommé en 75 « *ordure décidée*⁵ », position qui convient à l'analyste. En parallèle, s'accroît du côté de l'analyste le savoir être un rebut avec décision et enthousiasme et ce à partir du point où a été cerné quelque chose de sa propre cause à l'horreur de savoir. Il est certain que personne ne va s'embarquer dans une formation si longue et coûteuse pour devenir cela ! Cette proposition se démarque du devoir être ou du vouloir être, elle ne passe pas par les mêmes voies. Dans les débuts d'une analyse, certains aspects liés aux idéaux et au devoir être se démontent souvent. J'entends qu'à la fin de l'analyse se joue également un deuil sur ce qu'on croyait vouloir être et ce qu'on a réussi à faire.

Je veux mettre ici l'accent sur le fait que le désir de l'analyste se sépare d'un vouloir être, cette émergence est perturbatrice, déroutante, même aberrante selon les termes de Lacan dans *Le savoir du psychanalyste*⁶. C'est une émergence qui produit plutôt une sorte de rencontre ignorée, une surprise qui réveille. Horreur et réveil. Chaque analysant compte sur sa propre doxa, l'orthodoxie de son fantasme qui lui apporte protection et sécurité. C'est par rapport à ce principe d'autorité fantasmatique qu'une déviation hérétique peut commencer à se produire insidieusement. J'ai proposé la conception de *clinamen* à propos de cet effort d'appréhension que constitue le dispositif de la passe. *Clinamen*, déviation infinitésimale qui change le cours des choses de façon inaperçue et irrémédiable. Est-ce que le dispositif permet de capter ces déviations imperceptibles qui produisent des émergences inattendues, de petites hérésies ? Est-ce que l'on peut détecter les déviations qui ont conduit à l'aberration du désir de l'analyste ? Par quelles voies la propension de l'analyse a pu mener quelqu'un à la propulsion de l'acte analytique ?

D'une certaine manière, il me semble que l'analyse produit une sorte d'accumulation d'expériences proche du rebut dès le début et pas seulement à la fin. L'analyse commence avec le symptôme et les formations de l'inconscient – qui sont en soi des rebuts hérétiques de la conscience –, elle avance avec le démontage de la doxa fantasmatique, avec la chute de la supposition de savoir, elle défait les croyances religieuses à propos des parents, elle enlève

l'amour de la vérité et la jouissance du sens. C'est une traversée de restes, de dépouilles. A chaque méandre de l'analyse apparaît quelque chose de cette expérience de rebut. Est-ce que cette expérience peut déboucher sur un savoir, mener à la dépression ou à l'enthousiasme ? Où va-t-on trouver refuge ?

Traiter la question du désir de l'analyste à travers celle du savoir être un rebut nous amène à un sujet très important pour le fonctionnement quotidien de l'École : celui des compensations ou des reconnaissances que peut attendre un analyste, en sachant que ce n'est pas quelque chose que la pratique analytique va lui fournir. Il n'y a pas de reconnaissance de l'acte analytique, il y en a méconnaissance. Mais nous, les analystes, sommes aussi des êtres humains, assoiffés d'escabeau. Comment supporter la castration de l'escabeau qu'exige la position de l'analyste ? Par quels moyens se cherchent certaines compensations ? Quelle politique est propice à une École qui prétend ne pas être piégée par la prégnance narcissique, par le piège de la compétition, par les transmissions escabellissantes ? Quelle serait une politique qui vise à relancer l'élaboration face aux tentations des analystes ?

Nous vous attendons à Buenos Aires, avec le désir d'une École qui ne cède pas sur son effervescence.

Traduction : Isabelle Cholloux.

¹ J. Lacan (1976-1977), *Le Séminaire, livre XXIV. L'insu que sait de l'une-bevue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 16/11/1976.

² J. Lacan, (1975-1976), *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 61.

³ *Ibid.*, p. 118.

⁴ J. Lacan (1973), « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

⁵ J. Lacan, (1975-1976), *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome, op. cit.*, p. 124.

⁶ J. Lacan, (1971-1972), *Le savoir du psychanalyste. Discussions à Sainte-Anne*, inédit, leçon du 01/06/72.